

## Marie-José Latour

### L'écoulement du sens et la substituabilité du signe \*

Nous voilà donc dans un temps de lecture particulière, celle que Colette Soler a appelée lecture d'élucidation et dont elle nous donne de si éclairants témoignages, à la suite de Lacan qui, lui, nous a laissé son commentaire littéral de Freud.

On tentera de dire la façon que l'on aura trouvée pour mettre au travail sa propre obscurité, afin qu'elle n'objecte pas à la lumière du texte de Lacan. L'éclair vient-il jamais de l'exégète ? Ne vient-il pas plutôt du texte même ? Nous essaierons, comme Lacan disait le faire avec la lettre de Freud, de nous laisser conduire par la sienne, jusqu'à l'éclair qu'elle nécessite, et cela sans reculer devant le résidu, retrouvé à la fin, de son départ d'énigme <sup>1</sup>.

Notons que, ce texte que nous sommes nombreux à trouver difficile, Lacan, lui, le trouvait « dicible », et cela parce que, comme il l'explique dans la forme oralisée qu'il en a donnée à La Grande-Motte quelques semaines après sa rédaction, il l'avait justement lâché à la première rédaction <sup>2</sup> !

Lacan introduisant donc ici la traduction de quelques-uns des textes fondamentaux de ses *Écrits* (cinq textes de 1936 à 1958, « La lettre volée », « Le stade du miroir », « Fonction et champ... », « La direction de la cure »), ne prend-il pas, quinze ans plus tard, l'occasion d'y situer l'os de son enseignement ? Comment rendre compte avec le langage de ce qui par le langage opère dans une psychanalyse ?

L'argument du séminaire et l'intervention de Françoise Josselin ont fait valoir le contexte de dense production de Lacan dans ces années-là. À cela, il faut certainement ajouter l'actualité des débats, des recherches et des publications qui traversent l'époque, et notamment le travail d'Émile Benveniste, dont la publication des *Problèmes de linguistique générale* est strictement contemporaine des *Écrits*. Mentionnons encore la parution en 1960 du texte de Merleau-Ponty, *Signes* (en 1948, il avait déjà publié *Sens*

et non-sens), Deleuze a publié en 1964 *Proust et les signes*, en 1969 *Logique du sens*, Barthes publie en 1970 *L'Empire des signes*, etc.

Il y a donc dans cette « Introduction » un certain nombre de passagers clandestins que nous pourrions retrouver au fil de notre séminaire dans l'année qui vient. J'en évoquerai seulement quelques-uns qui me semblent présents dans les premières lignes de ce texte.

### Les audaces de Lacan

Ma façon d'entrer dans ce texte a été de prendre au sérieux ce que je considère comme un signe que Lacan fait à son lecteur au début de cette « Introduction ». Alors qu'il s'adresse à des lecteurs germanophones, il ne choisit pas de les séduire par un recours à quelque vocable de leur langue, mais, un brin provocateur, il traduit en anglais le premier syntagme de son texte ! « *The meaning of meaning* ». Nous y reviendrons.

La traduction ne met-elle pas l'accent sur la substitution d'un terme à un autre ? La substituabilité étant le propre même du signe (contrairement au sens), on ne s'étonnera donc pas de l'occasion que Lacan trouve dans la traduction même pour interroger ce qu'il a appelé dans *Télévision* « le versant du signe <sup>3</sup> ». La traduction et la linguistique seront justement des champs qui feront l'objet de plusieurs séquences du séminaire Champ lacanien cette année avec des invités remarquables. Je vous invite vivement à venir les écouter ou à vous connecter.

L'allemand, bien sûr, pour la psychanalyse, ce n'est pas n'importe quelle langue. Dirions-nous que c'est sa langue native ? En tout cas c'est celle de Freud et c'est également celle à laquelle s'est frotté Lacan pour la traduire. À notre connaissance, Lacan a traduit deux textes de langue allemande – ce qui a certainement contribué à changer sa façon de lire. La première traduction, contemporaine de sa thèse, est celle du texte de Freud « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », paru en 1932 dans la *Revue française de psychanalyse*. En 1955, il traduit « Logos » de Martin Heidegger. Nous y reviendrons.

Dans les *Écrits*, introduisant « deux échantillons » de son séminaire où il a convié Jean Hyppolite pour un commentaire sur le texte de Freud, « Die Verneinung », dans l'actualité de son travail de traduction de « Logos » et de ses « Notes en allemand préparatoires à la conférence "La chose freudienne" », Lacan s'explique sur ce qui l'a conduit possiblement à cet exercice de traduction. Il relève d'abord la qualité d'écrivain de Freud, non pas pour un vague apport culturel, mais bien pour ce qui « est décisif à intéresser le psychanalyste aussi loin qu'il le peut au langage, comme à ce qu'il

détermine dans le sujet <sup>4</sup>. » Et c'est au même endroit, poursuit-il dans le paragraphe suivant, qu'il trouve le motif des collaborations avec Martin Heidegger et avec Émile Benveniste, ajoutant à propos du premier « dussions-nous y aller de nos audaces de traducteur ».

Lucidité de Lacan. Conscient que ses audaces ne permettront pas à sa traduction de prévaloir dans les publications en français de ce texte <sup>5</sup>, il n'a pas non plus beaucoup d'illusions sur ce que va donner cette traduction en allemand de ses *Écrits* et il le dira ainsi au congrès de La Grande-Motte, ce qu'il a écrit pour eux, « ces lecteurs allemands, qui bien entendu au point où ils en sont, n'y comprendront strictement rien <sup>6</sup> ». Ce en quoi, poursuit Lacan, ça n'empêche pas que ce qui sera là écrit pourra faire son chemin. Et en effet, sur ce chemin, nous y sommes. Le voilà donc à faire signe plus que sens.

### Logos

Un mot sur le texte écrit en 1951 par Heidegger et que Lacan traduit en 1954. Le philosophe sous-titre son article « Héraclite, fragment 50 ». Il en va donc d'une sorte de mise en abyme, un auteur français traduit un auteur allemand traduisant un auteur grec qui médite sur « une affaire d'ouïr et de dire <sup>7</sup> ». N'est-ce pas également le cœur même de l'affaire du psychanalyste ?

La parole limpide et mystérieuse du vieil Héraclite est une référence récurrente de Lacan. Il s'y réfère à plusieurs reprises et encore à la fin de la présente « Introduction » pour faire d'un autre fragment, le fragment dit 93, une proposition rapprochant l'inconscient de l'oracle de Delphes – que certains d'ailleurs traduisent « Logos » – « qui ne révèle ni ne cache : σημάζει, il fait signe <sup>8</sup>. » Cela seul me semble appeler quelques mots sur ce texte et sa traduction par Lacan.

Voici l'*incipit* du texte d'Heidegger traduit par Lacan : « Il est long le chemin le plus nécessaire à notre pensée. Il conduit à cela de simple qui sous le nom de *Logos* demeure ce qu'il nous faut penser. Il n'est encore que peu de signes pour indiquer ce chemin. »

Et voici le fragment d'Héraclite qui fait l'objet de ce texte, traduit ainsi par Lacan : « Si ce que vous avez entendu n'est pas de moi, mais du sens, il est sage aussi de dire pareillement à ce sens : l'Un est Toutes Choses. »

Ne lisons-nous pas ici les signifiants majeurs du texte qui nous occupe ?

Certes, cela est énigmatique, mais retenons ici deux points : d'une part, la majuscule du Un, index du signe alors que le signifiant est toujours « quelque deux », comme Lacan le dira dans « Radiophonie », et d'autre

part le rendu du « *Ta panta* », intraduisible, par le pluriel, « les tous » et non « le tout <sup>9</sup> ». L'enjeu de ce pluriel, Lacan le rappellera dans son intervention sur la passe <sup>10</sup> au congrès de La Grande-Motte déjà évoqué : « Les tous – c'est l'éclair qui les régit. » Je pense que dans les prochaines séquences du séminaire nous aurons à y revenir.

Il y a plusieurs années, Michel Bousseyroux avait fait dans son séminaire à Toulouse <sup>11</sup> une intervention sur l'Un-dire d'Héraclite et Cyrille Deloro a repris et poursuivi ce travail dans le numéro 13 de *L'En-je lacanien*, en 2009 <sup>12</sup>. À relire ces deux collègues, on peut saisir comment, à faire comme ils le font une analyse comparée des traductions de Lacan et de Préau, on voit se dessiner ce que vous me permettrez d'appeler une traduction « signée », une traduction qui prend en compte le signe, et qui du coup produit ce que Tiphaine Samoyault nomme dans son livre passionnant « un mouvement de retardement du sens <sup>13</sup> ».

En 1954, nous sommes pourtant encore loin du moment où, à la fin du séminaire *Encore*, le signifiant devient signe, signe des effets du langage, signe du sujet divisé par son être de jouissance <sup>14</sup>, ce moment où au binaire signifiant/signifié est substitué celui du signe/sens et qui ne sera pas sans conséquence quant à la façon de considérer le symptôme, un nœud de signes n'étant pas une métaphore. Cependant, Lacan traduisant Heidegger traduisant Héraclite, et faisant de la traduction l'objet même de la traduction, ne fait-il pas apparaître l'enjeu pour la psychanalyse ? Traduire reconduit à l'obscurité même du langage. N'est-ce pas cette obscurité même qu'il y a à apprendre à lire ? À moins que ce ne soit ce qui ne se lit pas qu'il faille traduire ?

Claro, traducteur et écrivain, parlant de l'acte de traduire, explique que, pour lui, il ne s'agit pas de faire le singe, mais plutôt de faire la vitre, « c'est-à-dire de renoncer à la contemplation des miroirs [afin de] laisser le paysage situé à l'extérieur devenir reflet <sup>15</sup> », le regard du lecteur dût-il venir se cogner contre. Avec Lacan, on est servis !

À lire l'exercice qui conduit l'audacieux traducteur de « *legein* » (recueillir, dire) en grec, à « *legen* » (mettre à reposer) en allemand, au « *legs* » français, voire au « *lai* » de François Villon, nous voyons Lacan mettre en évidence que quelque chose parle dans le langage, malgré le sens. Dire précède dire quelque chose. Comme Michel Bousseyroux l'explique remarquablement dans son travail, le logos est oublié par celui qui parle, or justement il s'agit de lire « logos » derrière ce qui s'entend pour ne pas être sourd à ce qu'il chiffre. Nous aurons à y revenir.

## Le sens du sens

Revenons à notre lecture du jour.

Déjà dans la dernière leçon d'*Encore*, Lacan avait fait consonner le « thing » anglais avec le signe.

En effet, ce n'est ni le grec ni l'allemand que Lacan convoque pour faire signe de l'enjeu de cette traduction de ses écrits. Pour ce qui est du sens, et du bon sens, et du sens critique, ce qui est le comble du comble, Lacan n'hésite pas à reconnaître les Allemands comme les plus nobles représentants. Mais il n'omet pas de rappeler où cela a conduit ce peuple vers 1933 <sup>16</sup>.

Lacan commence donc son texte en évoquant un livre, écrit par deux Anglais, dont je n'ai pas trouvé de traduction en français. *The Meaning of Meaning : A Study of the Influence of Language upon thought and of the Science of Symbolism* est publié en 1923. Ses auteurs, Charles Kay Ogden, linguiste et philosophe, et Ivor A. Richards, poète et critique littéraire, deux chefs de file du logico-positivisme, devraient la conception de leur ouvrage à une conversation de deux heures entre eux, tenue dans un escalier d'une maison, à 23 heures le jour de l'Armistice de 1918 ! Merci Wikipédia !

Ce que ne dit pas Wikipédia, c'est que ces auteurs sont dans la bibliothèque de Lacan depuis longtemps. Il en fait mention quinze ans auparavant dans « L'instance de la lettre <sup>17</sup> », et il s'y réfère également dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Le logico-positivisme, dit Lacan dans ce séminaire <sup>18</sup>, procède de cette exigence qu'un texte ait un sens saisissable. Pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis hors jeu. Évidemment, la découverte de l'inconscient nous a conduits à ceci que c'est aussi bien ce qui n'a pas de sens dans un discours qui peut lui être essentiel. Par ailleurs, ce rejet du non-sens peut conduire au rejet du discours mathématique qui, reposant précisément sur le fait que ses algorithmes n'ont pas de sens, est celui qui se développe avec le plus de rigueur et ne se laisse pas réduire à d'insignifiantes bagatelles. Colette Soler a souligné cela lors de la dernière séquence consacrée à *Télévision* et elle en fait l'os de son intervention à la Journée nationale des Collèges de clinique psychanalytique à Bordeaux en mars dernier. Nous aurons à revenir précisément dans les séquences suivantes sur la question du mathème *via* le chiffre, dont il faudra débrouiller l'embrouille entre ce qui fonde l'ordre du signe et ce qui sert à écrire les nombres.

Il y a dans cette référence à Ogden et Richards l'allusion probable à leur lecture critique du signe saussurien qu'ils remplacent par le triangle sémiotique (concept, symbole et chose). Il serait certainement pertinent que nous effectuions un travail de recension des lectures successives que Lacan a faites du signe saussurien au cours de son enseignement. Cela nous permettrait de situer, comme cela a été souhaité par plusieurs collègues lors du débat, le déplacement de l'accent du signifiant au signe.

Je reviens aux premiers mots du texte. Le sens du sens sous la plume de Lacan ne produit aucune tautologie mais produit plutôt le lieu de l'écart entre deux signifiants, fût-il le même. En français, le même mot dit le sens-signification et le sens-orientation. D'où l'insistance de Lacan à détacher la fuite de la « détalade » (à ma connaissance, substantif forgé par Lacan sur le verbe « détalier »). Cette distinction fait valoir l'écoulement comme la structure même du sens et cet écoulement devient la condition même pour qu'un discours prenne son sens. Renversement s'il en est ! C'est un point structural. Le sens fuit, de structure. C'est sur cette fuite que le discours prend son sens, pas moyen, cette fuite, d'y couper.

Quelques semaines plus tard, Lacan commence son séminaire *Les non-dupes errent*, le 13 novembre 1973. Ces « non-dupes errent » qui consonnent avec les « Noms du Père » induisent une question : à quel sens peut-on s'arrêter ? Lors de cette leçon inaugurale, Lacan dit laisser la chose à l'état d'énigme, énigme pour lui-même d'abord.

Ce qui vient de temps à autre mettre un coup d'arrêt à cet écoulement du sens, c'est le point où l'on saisit cette fuite comme le concept même : *Begriff*. Lacan joue de l'équivoque suggérée par le terme allemand qui dit le concept. Saisir, soit com-prendre. Saisir, c'est du côté du sens.

Mais de ce que le sens fuit, l'on ne saurait calculer les effets. Cet incalculable est un des noms de l'impossible, et c'est cela même qui donne son sens à un discours.

### La question et l'énigme

Impossible qui n'émeut pas Lacan. Loin de là, puisque du trou par où le sens se barre, il fait un comble ! Comment ne pas être « sensible » à ce qui ici, de notre langue, se joue de nous ? Le comble, c'est évidemment le point le plus haut d'un édifice, c'est également ce qui dépasse la mesure, un surcroît positif ou négatif. Un comble est proprement ce qui ne bouche rien.

L'énigme vient du grec qui signifie « parole obscure ». Ne nous hâtons pas de réduire l'énigme à une devinette, même si dans cette dernière il en va de l'art de poser une question.



Lacan a souvent parlé de la question. Après Freud, il en a fait l'énoncé même de la névrose, cette question que l'être pose pour le sujet, de là où il était avant qu'il ne vînt au monde <sup>19</sup>. Il y a un autre versant de la question, celui qui méconnaît qu'elle a déjà une réponse. Quel est le sens du sens ? Lacan est ici radical. On n'a jamais posé de question si on n'en avait pas déjà la réponse. C'est ce qu'il appelle le passez-muscade, expression du champ lexical de la magie où la noix de muscade était utilisée dans des tours de passe-passe. C'est donc une sorte de parent du tour de bonneteau, consistant dans le fait de suggérer qu'il y a une réponse à cette question, qui fonde l'existence de l'Université. Se demander ce qu'est le sens du sens ne peut être fait que par celui qui en a la réponse.

Autant dire que Lacan n'a ni cette question ni cette réponse. Il va lui en substituer une autre, la sienne, qu'il pose au signe même : « À quoi ça se signale qu'un signe est signe » ? Et il répond très clairement à cette question, ça se signale à sa substituabilité, n'importe quel signe faisant fonction de tout autre signe.

C'est dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* que Lacan parle à plusieurs reprises de l'énigme, trois ou quatre ans avant cette « Introduction ». Il part de la distinction entre énoncé et énonciation. « L'énigme, c'est l'énonciation – et débrouillez-vous pour l'énoncé <sup>20</sup>. » Ce que vise ici Lacan c'est la structure de l'interprétation et il ne s'agit pas d'une répartition selon le binaire énoncé/énonciation mais de faire résonner la citation, « cueillie dans le discours de l'analysant », comme une énigme, une parole obscure, comme dite dans une langue étrangère, un « mi-dire ». Lacan reformulera des éléments de l'énigme dans le séminaire où il rend hommage à celui dont on peut dire qu'il est l'écrivain paradigmatique de l'énonciation telle qu'on n'en trouve pas l'énoncé <sup>21</sup>, James Joyce.

À l'accommodation sur le sens, Lacan préférera l'accommodation sur l'énigme. Contrairement à l'adage, il n'y a pas de mot de l'énigme. Lacan, situant Freud comme celui qui nous livre la voie de l'énigme, la voie et non la clé, ne recule pas devant la puissance d'énigme du langage. Le déchiffrement n'annule pas l'énigme, au mieux il la fera grandir. Déchiffrer débouche le plus souvent sur quelque question nouvelle à l'adresse de la réponse offerte par le déchiffrement.

À une énigme la solution fait défaut, pas forcément la réponse. Il s'agit bien en tout cas, cette énigme, d'en répondre. Ainsi, Lacan dira dans le séminaire *Le Sinthome* que l'analyse est « la réponse à une énigme et une réponse tout à fait spécialement conne <sup>22</sup>. »

## Le solide du signe

Sur le signe, Lacan s'est penché au tout début de son enseignement, en relisant l'*Entwurf* de Freud et en déchiffrant dans la *Niederschrift* (inscription) « quelque chose qui fait signe et qui est de l'ordre de l'écriture <sup>23</sup> ».

À celui qui l'interviewait pour la télévision, lui demandant de faire la distinction entre psychothérapie et psychanalyse, Jacques Lacan rappelait les deux versants en jeu dans la structure du langage <sup>24</sup> : le versant du sens, celui qui nous fascine, et le versant du signe, celui-là même qui signale ce qui est à traiter par le psychanalyste, comme il le dit dans « Radiophonie », en tant que c'est du signe qu'il est averti <sup>25</sup>. Cette voie contrecarre l'idée répandue sottement que la psychanalyse tendrait vers le sens. Une autre partition entre appui et glissement se dessine. Le signe est le solide appui, comme il l'écrira un peu plus loin dans le texte, que le psychanalyste trouve pour sa pratique. Ce « solide » est bien autre chose que le « liquide » du sens qui, lui, ne cesse de fuir.

La réponse qui fait ici pré-texte à la question est celle donc que Lacan trouve dans sa pratique : comment se signale qu'un signe est signe ? Contrairement au sens, dont on ne peut dire qu'un en vaille un autre, un signe en vaut un autre. N'importe quel signe peut être substitué à un autre, c'est cette possibilité qui signale qu'un signe est signe, indépendamment de ce que l'on y comprenne quoi que ce soit. C'est même la seule chose sûre, disait Lacan dans son séminaire, « il y a des choses qui vous font signe, à quoi on ne comprend rien <sup>26</sup>. »

C'est ainsi qu'un message peut être chiffré et que ce chiffrage se fait indépendamment du sens. Cependant, ce signe n'aura de portée que de devoir être dé-chiffré, poursuit Lacan.

Il y a tout juste quelques jours on a fêté un bicentenaire. Le 27 septembre 1822, Jean-François Champollion (à l'âge de 32 ans) expose devant l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres à Paris ses découvertes relatives aux hiéroglyphes. Ces recherches harassantes lui furent fatales. Souhaitons-nous un destin moins funeste.

Néanmoins, encore deux lignes à lire.

Les deux versants du langage signalés par Lacan sont indissociablement liés. Ici il les nomme « dit-mensions ».

Commandé par ce que d'abord on n'y comprenne rien, le déchiffrage donnera quelque sens à cette suite de signes. Mais si le sens est alors ce qui donne au signe son terme, le point d'arrêt à la substituabilité qui est sans fin ne donne pas pour autant la structure qui noue ces deux axes.



Entre déchiffrage qui a effet d'écrit et ce qui des effets de *lalangue* dépasse ce que l'on peut en saisir, ne lit-on pas déjà dans les dix-huit premières lignes de cette « Introduction » qu'il s'agit de contribuer à situer la fin d'une psychanalyse ?

Nous écouterons avec attention et intérêt ce dont la prochaine fois David Bernard et Marc Strauss ne manqueront pas de nous faire signe.

*Mots-clés : signe, sens, logos, traduction, énigme, écoulement, substituabilité, dé-chiffrer.*

---

\*[↑](#) Intervention au séminaire École 2022-2023, Jacques Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 6 octobre 2022.

1. [↑](#) J. Lacan, « D'un dessein », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 364.
2. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au Congrès de La Grande-Motte », 2 novembre 1973, *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 15, 1975, p. 69-80.
3. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 19.
4. [↑](#) J. Lacan, « D'un dessein », art. cit., p. 365.
5. [↑](#) M. Heidegger, « Logos », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1958, p. 249-278, traduit par André Préau. « Logos » est d'abord paru en 1951 dans un recueil en hommage à Hans Jantzen, historien de l'art qui a étudié particulièrement la structure diaphane du cloisonnement gothique.
6. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au Congrès de La Grande-Motte », art. cit.
7. [↑](#) M. Heidegger, « Logos », traduit par J. Lacan, paru dans *La Psychanalyse*, n° 1, 1956, p. 59-79.
8. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 558.
9. [↑](#) Pour situer l'enjeu de cette traduction, signalons ici celle de Préau : « Si ce n'est pas moi, mais le sens, que vous avez entendu, il est sage alors de dire dans le même sens : Tout est Un. » (M. Heidegger, « Logos », art. cit., p. 25.)
10. [↑](#) J. Lacan, « Intervention dans la séance de travail "Sur la passe" du samedi 3 novembre 1973 », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 185-193.
11. [↑](#) M. Bousseyroux, « Pourquoi Lacan traduit *Logos* de Heidegger ? L'Un-dire d'Héraclite », dans *Le Dire de l'interprétation*, séminaire 1995-1996, Toulouse.

12. [↑](#) C. Deloro, « Il est long, le chemin le plus nécessaire... », *L'En-je lacanien*, n° 13, Toulouse, Érès, 2009, p. 95-118.
13. [↑](#) T. Samoyault, *Traduction et violence*, Paris, Le Seuil, 2020, p. 123.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 130-132.
15. [↑](#) Claro, « En toute violence », dans *22<sup>es</sup> Assises de la traduction littéraire*, Arles, Actes Sud, 2005.
16. [↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », art. cit., p. 555.
17. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, op. cit., p. 498.
18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 59.
19. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre... », art. cit., p. 520.
20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 40.
21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 67.
22. [↑](#) *Ibid.*, p. 72. Je vous invite à lire la formidable nouvelle de Shi Tiesheng, « Plusieurs façons simples de résoudre une énigme » (dans *Fatalité*, Paris, Gallimard, 2004) que j'ai déjà évoquée dans le petit texte paru dans le numéro 161 du *Mensuel*, « Le versant du signe ». L'auteur chinois y fait valoir comment l'énigme résolue ne révèle rien si ce n'est cette énigme nouvelle dont la solution reste à chercher, voire qu'une « énigme en tant qu'énigme commence souvent à l'instant où les gens s'emploient à la résoudre ».
23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 63.
24. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, op. cit., p. 19.
25. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 516.
26. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 52.